

Pour nous apprendre à faire de nos vies un partage.

Et ce festin, cinquième chose, n'est jamais fini :
il est l'image du royaume,
il est déjà le royaume,
un peu de ciel sur la terre déjà,
un peu de ciel bleu, « de quoi tailler une culotte de sapeur ».
Mais il faut que ça continue, ça ne fait que commencer :
la messe est un apéritif pour la vie qui continue.
L'Église n'est pas une bulle dans l'histoire mais levain dans la pâte.
Mais nous avons confiance : Dieu est avec nous !

La voilà notre Eucharistie :

- action de grâce
- mémoire de Jésus
- œuvre de l'Esprit
- repas partagé entre frères
- sel de la terre et avant-goût du ciel.

Voilà le menu,

Vous n'êtes pas obligés de tout prendre,
pourquoi n'emporteriez-vous pas quelque chose avec
vous ?

Homélies de José Lhoir : année B cahier 4

dimanches après Pâques, fêtes de Pentecôte, de la Trinité, du Corps du Christ

Année B – 2^e dimanche de Pâques - Jean 20, 19-30

Le premier dimanche après Pâques nous ramène chaque année l'aventure de Thomas.

On appelle du reste ce dimanche le dimanche de Thomas.

Il y a deux épisodes dans notre évangile : les apôtres sans Thomas puis les apôtres avec Thomas.

Je vous redis, je me redis, cette histoire que vous connaissez bien mais qui est si belle.

Premier épisode, en scène : les apôtres sans Thomas, le soir de Pâques. L'atmosphère est lourde.

Les apôtres se terrent, ils se sont barricadés, ils ont peur.

Et ils ont peur pas seulement parce qu'ils n'osent pas s'avouer ses disciples,

mais aussi parce qu'ils ne comprennent pas.

C'est la peur animale d'avoir affaire avec cet homme-là et sa souffrance absurde.

L'affaire Jésus est terminée, qu'on n'en parle plus!

Ceux qui ont connu une très grande souffrance, bien souvent ne veulent pas en parler.

Et puis, ils ont honte: ils ont trahi l'ami. Pierre l'a renié dans la cour du grand prêtre.

Ils n'étaient pas au pied de la croix.

Alors notre évangile, est-ce que ce ne serait pas une merveilleuse page d'amitié

renouée, reconstruite, recommencée par celui qu'on avait trahi?

Le premier mot que leur dit Jésus, quand il les retrouve, c'est « paix ». Trois fois : *paix, paix à vous, que la paix soit avec vous !*

un partage,
un repas que Lion partage.
Rien de bien extraordinaire :
un peu de pain, un peu de vin,
des nouautés les plus élémentaires,
le pain de la force, le vin de la joie.
Pour nous rappeler que Jesus n'est présent que là où Lion partage.
et partout où Lion partage.

La messe est une mémoire, la mémoire de Jésus, le mémorial de Jésus.

Nous sommes réunis en mémoire de Jésus,

C'est lui qui nous rassemble : « Faites cela en mémoire de moi ».

On se souvient des choses anciennes qui sont passées et qui sont mises du passé qui est vivant, on fait mémoire,

on fait mémoire parce qu'il continue à vivre,

La messe n'est pas une visite au cimetière,

elle est une nécessacce,

une plantation.

Le passé est vivant, la vie continue, Jésus est vivant.

La troisième chose : la messe est l'œuvre de l'Esprit.

C'est l'Esprit qui est à l'œuvre parmi nous,

ce est lui qui, du pain et du vin, peut faire le corps et le sang du Christ;

ce est lui qui, de nous qui partageons son corps et son sang,

peut faire un seul corps.

Le prêtre n'est pas un magicien qui dit des paroles magiques,

ce est l'Esprit qui est à l'œuvre.

Jesus invite Thomas à regarder ses blessures en face pour qu'il cesse de flirer ce passe atroce qui lui a fait si mal, qu'il cesse de se révolter, mais qu'il le regarde avec d'autres yeux. La passion et la mort, les apôtres les ont vécues comme un scandale absurde, inaccordable. Jesus, ils l'aimaient et sa mort leur a fait mal.

Et le **dernier épisode**, l'histoire de Thomas, huit jours plus tard, est-
ce que ce ne serait pas aussi une histoire d'amitié ?
Jésus, qui n'a pas l'habitude de faire des miracles ou des signes sur
commande, ne rebroue pas Thomas, il répond à sa demande.
Jésus devait avoir des amis dans sa bande, Thomas en était peut-être.)

Cette paix que Jésus donne à ses apôtres, elle est faite de pardon : pardon à ces hommes qu'il l'ont renié et trahi. Elle invite aussi à l'espérance ces hommes qui n'attendent plus rien. Elle est faite aussi de victoire sur la peur. Prix ! N'ayez pas peur ! Quand ils célèbrent l'Eucharistie, les évêques ne disent pas, comme le commun des mortels : *Le Seigneur soit avec vous, mais Pax vobis, Pax à vous*. La formule leur est réservée,

Le merveilleux mot de paix, la paix de Dieu,
la paix qui dépasse toute connaissance,
la paix qui protégera tout l'avenir, qui le résume,
le don messianique par excellence, la plénitude de ce que Dieu donne à
ceux qu'il aime,

Fête du Corps et du Sang du Christ

On fêtait dimanche passé la fête de la sainte Trinité,
et vous connaissez cette icône russe qui la représente :
les trois anges dont Abraham reçut la visite au chêne de Mambré.
Ils sont à table, ils vont manger le pain qu'on leur a préparé.

Eh bien, cette image de la Trinité me permet d'entrer dans la fête d'aujourd'hui,
la fête du Saint Sacrement, la fête du corps et du sang du Christ.
Tout simplement parce que, quand je regarde l'image, j'ai l'impression qu'il y a de la place à leur table, pour vous, pour moi, pour tous.
Le tableau ne me l'interdit pas et l'évangile me le révèle :
nous sommes invités à la table de Dieu.
« Heureux les invités au repas du Seigneur ».
C'est la fête du Saint Sacrement,
la fête de cette merveilleuse eucharistie que Jésus nous a laissée et qui nous rassemble.

Accrochez-vous : je vais énumérer cinq richesses de l'Eucharistie,
cinq choses qu'elle est,
cinq motifs que nous avons de l'aimer.
Cinq choses, c'est beaucoup trop, vous ne les retiendrez pas :
tant pis, ce n'est pas ma faute si l'Eucharistie est si riche.
Bien sûr, je pourrais ne pas tout vous dire,
mais j'ai envie de compter mes richesses, de les laisser couler entre mes doigts,
comme un avare qui compterait ses louis d'or ou ses napoléons...
Voici donc, à la hussarde, cinq choses qu'est l'Eucharistie.

Première chose : l'Eucharistie est une action de grâce.
Une grande action de grâce, un immense merci
pour tout ce qui existe,
pour la création tout entière, pour le soleil, la lune et les étoiles,
pour frère soleil et sœur lune et sœur l'eau, comme disait saint François;
pour la vie qu'il nous a donnée,
pour nous qu'il a créés :
« Je te remercie, Seigneur, de m'avoir créée », disait sainte Claire.

Jésus ne les invite pas à oublier, à tourner la page, à l'arracher : comment le pourrait-on ?

Comment pourrait-on faire comme s'il ne s'était rien passé ?
Il les invite à regarder avec d'autres yeux, à comprendre enfin ce qu'ils ne comprenaient pas.

Que l'important n'est pas ce que la vie fait de nous mais ce que nous faisons de ce que la vie fait de nous,
que la gifle prend la forme de celui qui la reçoit et non de celui qui la donne,
que les choses ne valent que par le pesant d'amour dont elles sont lestées.

Ses plaies, Jésus les garde,
il les montre même, il ne les cache pas.
Il n'a pas couru après, il ne les a pas recherchées, il ne s'en vante pas.
Mais c'est lui qui avait dit « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » et il l'a fait.
Et sa vie il l'a donnée,
il a consenti à la donner, et il s'est trouvé quelqu'un pour l'accepter.

Que toute œuvre d'amour soit éternelle, qu'elle soit conservée en Dieu,
est une lecture qui ne s'impose pas.
On n'est pas obligé de croire Jésus vivant.

Mais les hommes sont sensibles à l'amour.
La foule se taisait après la projection du film sur les moines de Tibhirine dont le sort ressemble à s'y méprendre à celui de Jésus.
Et elle emportait ce qui est sans doute la vraie question posée par le film.
Non pas : qui les a tués, mais pourquoi sont-ils restés ?
Ils aimaient la vie, ils ne couraient pas après la mort,
ils n'ont pas voulu abandonner des gens qu'ils aimaient.

Nous sommes peut-être la seule religion qui est née de l'échec de son fondateur.
Croire en Dieu c'est croire en l'amour :
Une religion - la nôtre - a prêché cette folie au point de sacrifier son Dieu :

Le Fils se fait notre compagnon de route, il dressé sa tente parmi nous, il vien tout partagé. Il FEsprit - qu'il me pardonne - , comme la certise sur habiter en nos coeurs...
Notre existence est lourde de ces trois aventure, structure par le Fils, FEsprit. Nous sommes invités à vivre de manière triunfante : en présence du Père, avec le Fils, dans FEsprit.

Vivre en présence du Père, appeler Dieu « Père », c'est se reconnaître comme un don. C'est affirmer par toute sa vie que la réponse à la question fondamentale des philosophe : « Pourquoi a-t-il quelque chose et non pas-mêmes est de type personnel : une personne qui nous aime et qui nous aime, quellequ'un qui nous aime nous appelle Père ; qui est la vie, quellequ'un qui nous aime nous appelle une invitation. que le fond de la réalité est de type personnel, que la vie est une vocation, être capables de vivre de la sorte à cause de Jésus, avec lui, qui fait de nous ses frères et nous entraîne avec lui. Grâce à l'Esprit qui habite en nous coûte et qui modifie en nous l'image du Seigneur Jésus.

C'est affirmer par toute sa vie que la réponse à la question de la vie, que nous-mêmes est de type personnel : une personne qui est la vie, qui nous aime nous à lances dans ce qu'elle fait de la réalité est de type personnel, que l'appel, une invitation. Faire capables de vivre de la sorte à cause de Jésus, qui fait de nous ses frères et nous entraîne avec lui. Grâce à l'Esprit qui habite en nous certains qui modèlent nos images du Seigneur Jésus.

1. La rétention de la Théorie nous invite à habiter la maison de notre foi tout en même temps : elle est si belle notre maison !

que le fond de la réalité est de type personnel, que la vie est une vocation, qu'il est la vie, un appel, une invitation. Entre capables de vivre de la sorte à cause de Jésus, avec lui, qu'il fait de nous ses frères et nous entramme avec lui. Grâce à l'Esprit qui habite en nos coeurs, et qui modifie en nous l'image du Seigneur Jésus.

C'est pourquoi pour toute sa vie que va dépasser à la haussonne fondamentale des philosophes : « Pourquoi a-t-il délaissé chose et non rien ? », due la réponse à l'épigme qu'est le monde et que nous sommes à nous-mêmes est de type personnel : une personne qui nous aime et que nous aimé, qu'elqu'un que nous appelleons Père ; que quelqu'un qui nous aime nous lance dans cette culture aventure

Vivre en présence du Père, appeler Dieu « Père », c'est se reconnaître créature, c'est accepter de se recevoir, accepter, dans la joie, de n'être pas son origine (c'est cela être créé), conséntir à recevoir sa vie d'un autre,

habiter en nos cœurs...
L'Esprit - qu'il me pardonne - , comme la certise sur le gatœau, vien-

Le fil se fait notre compagnon de route, il drisse sa tente parmi nous, il vient tout partager.

La psychologie des profondieurs est donc passée par là. Elle nous a mis en garde : votre ciel répand trop bien à vos aspirations, il vous ressemble tellement qu'il ne peut être que la projection de vos désirs : « Whistfull thinking », disent les Anglais, qui pourraient se traduire : « prendre ses désirs pour des réalistes ».

«Dans leur joie, ils n'osent pas y croire». Je fais un arrêt sur image sur une phrase de notre évangile : C'est très modérée comme réflexion. On croirait Saint Luc au courrant de la psychologie des profondeurs. C'est elle qui a attaché le grélot et, la première sans doute, partie de la métalomanie du désir. Alors à nous aussi, qui sommes de notre temps, il arrive de penser «que c'est trop beau pour être vrai». Ça ressemble tellement à ce qu'on a envie d'entendre qu'on se demande si ce n'est pas nous qui l'avons inventé : nous ressuscitons, nous retrouvons ceux que nous avons aimés, nous pouvons admirer sans crainte : rien n'est perdu.

qui trouve cette distinction sous une plume protestante. Les protestants, à l'instar de leur parent la parole à l'image, pensent à la télévision à l'heure où la réalité des choses, pas leur verté. La verté des choses se dit, ou s'efforce de se dire, dans la réflexion et la parole des éditeurs. Pas dans les images des photographes.

Une remargue d'ordre esthétique pour finir, sur nos crucifix. Je n'aime pas trop nos Christ aux souffrances, bons dieux de pitié, Christus op de koude steene. J'aime les Christus catalans, romans, le Christ byzantin de Saint-François : sercini, couronne en tête, vêtements royaux (alors qu'il est mort nu !). Les christs aux souffrances disent la réalité des choses, ils ne disent pas la vérité. La réalité du Christ c'est qu'il est mort, sa vérité c'est d'être mystèrement vivant.

Dieu y meurt car quel amour ne meurt d'aimer ?

ce n'est peut-être qu'en images qu'elles peuvent se dire :
rappelez-vous Roublev et sa fameuse icône dite de la Trinité.
C'est une image et qui sait qu'elle n'est qu'une image;
elle ne se prend pas pour ce qu'elle n'est pas,
elle n'entend pas expliquer ou représenter l'ineffable.

La Trinité doit beaucoup à Roublev
(comme Dieu, lui, doit tout à Jean-Sébastien Bach).
En tout cas, s'il vous arrive d'avoir des doutes sur la Trinité, plongez-vous dans l'icône : c'est tellement beau que ça ne peut être que vrai.

Donc, Abraham, un jour, au chêne de Mambré, reçoit la visite de trois anges;
ils viennent lui annoncer que Sarah, son épouse, va être mère.
La tradition a vu en ces trois anges une image des trois personnes divines.

Trois personnages également beaux, également jeunes (ça nous change du Père à barbe !) ;
entre eux une communion immense,
chacun n'est là que pour l'autre.

Ils sont à table mais la table est ouverte.
À regarder l'icône on a le sentiment d'être invité à la partager,
d'être invité à entrer dans leur intimité et dans leurs sentiments.
Elle dit admirablement que la Trinité est pour nous,
qu'il nous en a été fait confidence pour que nous en vivions.

La doctrine de la Trinité est un précipité d'histoire sainte.
C'est le précipité, au sens chimique du terme, du credo, qui est une histoire :
notre credo dit que trois choses merveilleuses sont arrivées pour nous,
et que le Père, le Fils, l'Esprit se sont relayés pour les accomplir.
Comme si les événements étaient passés de main en main,
comme si, l'un après l'autre, ils en avaient la maîtrise.

Le Père d'abord, il est dit créateur :
je traduirais qu'il est celui qui nous invite à l'existence;
la vie est une invitation.

Il est sain de se poser des questions, et un peu de scepticisme n'a jamais fait de mal à personne. La foi n'est pas la crédulité naïve.

Mais c'est un peu notre faute à nous aussi. Nous avons dépassé les bornes. Nous avons parlé du ciel comme si nous en revenions, à la manière de Dante. Or, de l'au-delà, les chrétiens ne *savent* pas plus que les autres. Ils *croient* - c'est autre chose que savoir - que Dieu nous aime au-delà de la mort et que son amour nous fait vivre. Notre credo sur l'au-delà se résume à cela. C'est très peu et c'est énorme.

Mais ce que sera cette autre vie qui nous est promise, nous ne le savons pas, et nous n'avons pas à chercher à le savoir. La chose doit nous suffire. Le reste est le secret de Dieu.

Et puis encore ceci qu'il faut redire : il ne s'agit pas d'une foi paresseuse, on ne nous promet pas un au-delà à bon marché. En ressuscitant Jésus, Dieu nous dit qu'il est avec ceux qui aiment; que l'amour ne mourra pas. Mais si nous n'aimons pas, si nous ne passons pas tout de suite notre temps à aimer, je ne dis pas que nous ne mériterais pas la résurrection, mais qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse, qu'est-ce qu'elle peut bien nous dire ?

Dans le premier testament, on n'entrait pas au ciel comme dans un moulin. Non que le ciel fût réservé à un petit club de gens choisis, mais parce qu'on n'ouvrirait pas la porte à ceux qui n'en avaient pas envie. A quoi bon ? Ils préféraient rester dehors. On ne les envoyait pas en enfer, on ne savait trop qu'en faire. Dieu semblait les oublier alors on les oubliait aussi. Ils disparaissaient sans laisser d'adresse. On ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Plus tard (je simplifie très fort), on a inventé une chose merveilleuse, le purgatoire, qui constitue une sorte de session de ratrapage pour ceux qui n'ont pas appris sur terre le langage du ciel. Mieux vaut tard que jamais pour apprendre à aimer. Avec le ciel et l'enfer (qu'on avait inventé entre-temps), c'était tout ou rien, blanc ou noir. Désormais existait aussi le gris convertible en blanc.

Mais j'insiste : tout reste une affaire d'amour, ne banalisons pas.

Trinité, Fête et doctrine, huit minutes pour convaincre.

*La Fête, brefvement :

Une Fête très particulière, pas une vraie Fête, normalement, une Fête liturgique fait mémoire d'un événement, pas Ainsi, Noël, Pâques, Pentecôte, L'Amourcation, sont des événements. La Trinité n'est pas un événement mais un point de doctrine.

(Ce qui trahit son origine « récente » : 14e siècle, une gamme par rapport aux autres !)

Impression que ceux qui ont inventé la Fête ont voulu ne pas faire de jaloux : on avait fait le Fils à Pâques, l'Esprit à la Pentecôte, restait le Père. Alors on a fait poser les trois ensemble pour un portrait de famille.

*La doctrine :

Vous la connaissez : un seul Dieu en trois personnes.

Tentative, mots humains pour dire l'inindicible ?

Que veulent dire ces mots applicables à Dieu ?

Les deux ensembles, c'est l'affirmation qu'il y a de l'amour en Dieu, qu'il n'y a même que cela,

Dieu que Dieu est amour et dire qu'il est Trinité, c'est la même chose.

Dieu dans son être profond, Dieu est communion d'amour.

Si Dieu existe - et la vraie question sur Dieu est celle-là, pas la Trinité -, il faut que ce Dieu soit amour.

Un Dieu qui ne soit pas amour n'a aucun intérêt.

Un Dieu qui soit cause première ou moutier immobile ou chiquenaude initiale (et on attend toujours la preuve que ce Dieu-là existe), un Dieu qui soit cause première ou moutier immobile ou chiquenaude un Dieu de la Bible et ne présente aucun intérêt.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose, le monde ne s'est pas fait tout seul !,

un Dieu « il faut bien qu'il y ait quelque chose, le monde ne s'est pas fait tout seul »,

C'est peut-être en images que ces choses se disent le mieux,

« Que Dieu a ma mort, jasse de moi ce qu'il voudra. Je ne redemande rien, je ne rebalance aucun après. Je rapporte sur les autres, mes suiviants, la table de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister dans le temps des vivants. Je remets mon esprit à Dieu pour les autres. »

Alors, la question du début : trop beau pour être vrai, tout ça ?

Non ! Il faut oser croire au bonheur. Dieu nous y destine. Le scandalest profondément Claudel.

Toute l'Ecriture cache le contraire. Pourquoi la vertu serait-elle triste ?

Pourquoi refuser le bonheur ?

Qui aime tellement mieux ce que dieu, fier et humble à la fois, Sainte Claire : « Seigneur, je te remercie de m'avoir créé. »

M'en second arrête sur image concrète le mot paix, la première parole du Seigneur ressuscité : « la paix soit avec vous ».

Un condensé de la bonne nouvelle, un résumé de l'évangile dont ce sont les premiers et les derniers mots.

Aux hommes qu'il aime, et comme il les aime tous, la paix est pour tout le monde :

« Glorie à Dieu au plus haut des aieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aimes » :

Les premiers mots, à Noël :

« Pas seulement « paix aux hommes de bonne volonté », c'est « une offre soumise par Dieu aux hommes qu'ils sont de bonne volonté ; c'est « une offre soumise par Dieu aux hommes de bonne volonté » qui est pourtant une paix aux hommes qu'ils sont de bonne volonté », signifie :

il dit : ne pas éteindre l'Esprit, ne pas le contrister, se laisser mener, le laisser nous conduire.
Et Jésus comparait l'Esprit à un feu qui ne demande qu'à dévorer.

Ce n'est qu'apparemment passif, c'est peut-être l'activité suprême, nous avons peut-être bien plus de choses à perdre que de choses à gagner.
Si nous nous laissons faire, si nous perdons nos crampes, nous tomberions dans le bonheur comme une pierre.
L'Esprit est un grand oiseau timide qui se tient à distance : si nous faisons silence pour l'écouter, il va se mettre à chanter...

Nietzsche, qui serait sans doute bien étonné de se voir cité dans une église, me fournit une comparaison.
Il dit que l'homme connaît trois métamorphoses : il est d'abord chameau, puis il devient lion et finalement se transforme en enfant.
Il est d'abord un chameau que l'on charge et qui ploie sous les fardeaux dont on l'accable.
On lui dit : tu dois et il le fait.
Puis un jour il se révolte, il n'entend plus : tu dois, mais il se dit : je veux, il s'insurge, il conquiert sa liberté.
Il reste au lion féroce à connaître une troisième métamorphose, il doit aller plus loin que le chameau et le lion et devenir enfant, l'enfant qui traverse les difficultés sans s'en apercevoir, par une sorte d'instinct, une espèce d'innocence.

S'ouvrir à l'Esprit, vivre de l'Esprit, ce serait redevenir enfants à la manière de Nietzsche.
C'est sans doute l'ouvrage de toute une vie : l'enfance est devant nous, c'est le vieil homme qui est derrière.

Pour y arriver et pour conclure : prier souvent la prière qui résume toutes les autres :
« Viens Esprit Saint, éclaire le cœur de tes fidèles, allume en eux le feu de ton amour ». Celui qui a l'Esprit a tout.

à condition », comme le dit perfidement la publicité après avoir fait miroiter une offre mirobolante.
La paix de Dieu n'est pas soumise à condition.

Ce sont aussi les derniers mots de l'évangile, le souhait du ressuscité quand il met le point final à sa geste et nous quitte.

C'est quoi cette paix que Jésus nous donne ?
Spontanément, nous traduirions *paix* par *absence de guerre*. L'absence de guerre, ce n'est déjà pas mal ; ça fait près de soixante ans que nous vivons en paix : le ciel en soit loué ! L'Europe, la conscience européenne est née du conflit absurde de la dernière guerre et de la volonté de vivre -enfin ! - en paix.

Pourtant, la paix de Dieu c'est autre chose que l'absence de guerre. C'est quelque chose qui est en Dieu, c'est un certain regard de Dieu sur nous, un manteau dont Dieu nous couvre, aurait dit Luther qui aimait bien l'image du manteau divin.
Peut-être tout simplement être aimé, voulu par Dieu, compter pour lui.

Cette paix qui vient de Dieu ne supprime pas, les conflits et les doutes, elle s'y superpose. Les deux peuvent aller ensemble.

Il me vient une image : celle d'un navire qui mouille au port, bousculé en surface mais ancré solidement en profondeur. C'est une image de paix.
Notre paix, c'est l'ancre, notre ancre, c'est le Seigneur.

Et le bonheur serait sans doute de coïncider avec ce regard de paix et d'amour que Dieu jette sur nous, de nous voir comme il nous voit : pas tels que nous nous voyons. Croyez-moi, nous avons tout à y gagner, il est plus grand que notre cœur, dit admirablement Saint Jean :

« *Devant lui nous rassurerons notre cœur, quelque reproche que notre cœur nous adresse car Dieu est plus grand que notre cœur.* » (1 Jean 3, 19)

Comme c'est simple, et pourtant c'est l'ouvrage de toute une vie :

On disait qu'il était comme le vent, le vent qui distinguait tant les anciens, le vent que personne n'a jamais vu, le vent qui souffle où il veut. Le vent qui rend fou. C'est lui qui inspirait les prophètes, ces fous de Dieu qui se levaien t pour rappeler la pureté et l'exigence des origines, le vent qui éteint les lampions domestiques et attise les incendies. Le vent qui rend fou. C'est lui qui rendait la vie aux morts. Peut-être pour rappeler la pureté et l'exigence des origines, je crois même (mais je n'insiste pas pour ne pas paraître antisémite) que l'Esprit fait partie du patrimoine universel immatériel de l'humanité (comme le carnaval de Bincé), que tous leurs soupgonne qu'il y avait en l'homme plus que l'homme, je veux dire que les hommes, même en dehors du judéo-christianisme, ont toujours choisi de divin avant l'homme plus que l'homme, que quelque chose de divin avait aussi dans la création artistique ou scientifique, dans l'inspiration poétique, comme hiboux au délà deux-mêmes, que toutours soupgonne qu'il y avait en l'homme plus que l'homme, je veux dire que les hommes, même en dehors du judéo-christianisme, dans la création artistique ou scientifique, dans l'inspiration poétique.

Jésus nous révèle que cet Esprit est une personne, Il vient habiter en nos cœurs, qu'on peut connaître et qu'on peut aimer. Dieu lui-même, plus intimement à nous-mêmes que nous. Il est amour et sa plus grande envie, celle dont il est le plus fier, c'est de mettre les hommes ensemble. Le don supreme de l'Esprit est la charité dira Saint Paul.

Ma seconde conviction est qu'il faut se laisser faire par l'Esprit, qu'il faut le laisser faire... Quand saint Paul parle de l'Esprit, il emploie toujours un vocabulaire passif :

Je commence en disant tout haut ce que tout le monde pense tout bas : Que le vocabulaire pastoral est un peu possédé et mévre. D'abord, des bergers, qui est-ce qu'il fait en a déjà vu ? C'est la faute à Marie-Antoinette qui jouait à la bergeresse dans sa ferme à Versailles. Et puis, les histoires de bergers, les bergerades, c'est un peu ridicule. Sans doute aussi à cause de ce malheureux Fabre d'Eglantine et de sa célèbre chanson : « Il pluvi, il pluvi, bergerie ». Je le dis malheureux, pas à Versailles.

Voici donc l'image appliquée à Jésus.

Image était promise à un bel avenir : Les défunts de la nature ne nous promeuvent-ils pas à la dignité de berger de la création ? Et ne s'est-il pas trouvé un savant philosophe pour faire de l'homme le berger de l'être ?

Image est inconnue de Paul. Les anciens non plus ne la connaissent pas : on ne trouve pas chez eux l'idée de dévouement propre à l'image biblique.

« Les esaux du rôs il me mene pour y refaire mon ame. » Sur des fers d'herbe j'attache, il me fait refouer, Je ne manque de rien.

« Le Seigneur est mon berger, dit le psaume 22, Il y a de la tendresse dans l'image du bon pasteur, chez au premier testament.

Année B - 4^{ème} dimanche de Paques - Jean, 10, 11-18 nous avions tant de choses à perdre, il nous faut tant nous desencombrer. Si nous faisons silence, si nous perdons nos camps, si nous nous laissons faire par l'Esprit de Dieu, nous tombions dans le bonheur comme une pierre.

Pentecôte

L'année liturgique se termine dans le fracas des grandes orgues : c'est la Pentecôte, la fête des fêtes, le point final de la mission de Jésus : le don de l'Esprit à tous les hommes.

Jésus disait qu'il était bon qu'il s'en aille pour faire place à l'Esprit.

Et cela se comprend puisque, pour faire bref,
si Jésus c'était Dieu avec nous, la Pentecôte c'est Dieu en nous,
Dieu lui-même plus intime à nous-mêmes que nous.

Il y aurait tant de choses à en dire, il faut choisir.

Voici deux convictions portatives.

Première conviction : le sentiment que Jésus a fait une OPA sur l'Esprit, qu'il a fait main basse sur lui, qu'il s'en est emparé.

Je veux dire : l'Esprit, on le connaissait bien, on savait bien qu'il existait, mais il était un peu comme ces fleuves dont on ne connaît pas la source, on savait qu'il existait, on ne savait pas qui il était.

Qu'il existait ? Bien sûr, le premier testament en est tout rempli, mais on l'écrivait avec une minuscule, ce n'était pas un nom propre, comme Père ou Fils, mais un nom commun.
On ne savait pas si ce n'était pas qu'une belle image.

Car on le désignait par des images merveilleuses : on disait qu'il était l'eau qui fait fleurir les déserts, le feu qui dévore, l'huile qui pénètre : images de nouveauté, de souplesse, de vie, d'ardeur, de victoire sur la mort.
On disait aussi qu'il était comme une colombe, vous vous rappelez : la colombe qui planait sur les eaux primordiales avant la création du monde «*Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux*» ;
image de douceur je crois, car il y a beaucoup de douceur dans le récit de la création.

Mais l'image qui devait surpasser toutes les autres à l'applaudimètre, c'est celle du vent.

cause de la chanson, mais parce que, quoiqu'auteur du calendrier républicain, il périt sous la guillotine.

Pour faire bonne mesure, mais là je règle un compte personnel, j'ajoute encore au dossier à charge la chanson qu'on m'a apprise à l'école primaire (Et, hélas, pas moyen de l'oublier) :

*« Si Jésus revenait au monde
le doux pasteur à barbe blonde,
le charpentier aux grands yeux doux... »*
(Comment diable savait-on tout ça ?)

Voilà pour le berger. Mais qui dit berger dit troupeau. Et, là, c'est encore pire : moutons, moutonnier, moutons de Panurge, être troupeau, non merci, et de gourou, on n'en a pas besoin !

On espère révolu le temps, c'était au début du XXème siècle, où Édouard Le Roy, faisant allusion à la coutume romaine d'offrir au pape le 2 février, fête de la purification, des brebis dont la laine servirait à faire le pallium des cardinaux (une sorte d'écharpe blanche qui les caractérise), Édouard Le Roy disait : « *Les laïcs dans l'Église sont comme les brebis de la Chandeleur, on les bénit et on les tond* ».

Enfin, il y a encore la bergerie. On est en sécurité dans la bergerie, mais on y est prisonnier comme la chèvre de M. Seguin : elle était bien dans son enclos, sauf qu'elle était au piquet.

La sécurité s'y payait du prix de la liberté, et c'est pourquoi
*« Monsieur Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres,
il les perdait toutes l'une après l'autre. »*

Bref, l'image a ses limites, comme toutes les images, et de plus, elle a mal vieilli.
Il faut commencer par la décaper de tout le sucre qui l'enrobe.
Mais quand on a décapé l'image, on découvre un bijou de valeur, comme parfois dit-on, les antiquaires découvrent une œuvre d'art sous dix couches de peinture.

Transmettre, on le voudrait bien, à nos enfants par exemple, mais ça marche mal.

Peut-être même, pas transmettre.

Proposer, donc évidemment pas impôser.

Proposer Jésus, proposer l'évangile.

Transmettre peut-être pas. Et même au temps bientôt où elle se transmettrait comme un bagage culturel, comme une langue par exemple, il faillait la faire sienne un jour ou l'autre.

Proposer la foi, dire qui nous fait court. Premettre condition, nécessaire si pas suffisante : court d'abord soi-même.

J'aurais pu, en guise de commémoration, vous lire un écrit très ancien qu'on appelle *Le pètrit à Diogène*. Parlant des chrétiens, l'auteur dit :

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le plaisir qu'ils ont à langager, ni par les coutumes. C'est à l'habileté pas de telles qu'il leur est toutefois difficile. Toute terre étrangère leur est une partie de toute partie leur est une patrie. Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le plaisir qu'ils ont à être étrangère.

consommation sans limites, non à l'injustice et l'exploitation de l'homme, non à la violence. Même si tout le monde courrait après l'argent, même si tout le monde devait tricher, même si tout le monde commettait l'injustice, l'est des choses que Jésus a refusées. Et ses refus m'informent et m'attachent à lui autant que ce qu'il a accepté.

Une chose encore pour terminer : les évêques français (merci à eux) ont adopté le terme de proposition de la foi. Vous savez l'importance des mots.

Une chose encore : le dimanche du bon pasteur est traditionnellement le dimanche des vocations. Quand on dit vocations, ce n'est pas aux religieux qu'on pense d'abord, mais aux diocésains, aux prêtres des paroisses. Telle était, je crois, l'intention des pères fondateurs, je n'y suis pour rien. Ce n'est donc qu'à eux que je pense.

C'est très gentil de penser aux prêtres à l'occasion de l'Évangile du bon pasteur, mais c'est un peu gênant aussi. Le bon pasteur, le pasteur tout court, c'est le Seigneur. Le pasteur, ce serait plutôt le chien du berger, je crois qu'il s'agit d'un « patou ». Ils sont extraordinaire, les patrons : vous les avez dédié à Dieu pour le plaisir de Dieu. Ne ratez pas le spectacle ! Il y a des vocations, une simple réflexion, brûte de dégoût : Le prêtre est au service du peuple chrétien. Il est prêtre, c'est un service.

Ce n'est pas un métier, un métier, une cocarde, c'est un esprit. Un esprit de service.

À la suite du Seigneur et comme lui.

Cet esprit n'est pas propre au prêtre labellisé, d'origine contrôle, comme je l'aurai écrit.

Nous sommes tous appelés à servir, donc, en un sens, si vous acceptez ma définition, à être prêtres.

Pêtres, vous êtes, même sans le faire, quand vous servez.

D'abord, on découvre un mètre difficile parce qu'il s'exerce dans des régions accidentées, parce que les brebis sont maladroites et fragiles. (Le mètre de berger a eu le prix de la vocation il y quelques années). Ensuite, on découvre un vrai berger, pas un gentil berger comme dans la chanson, mais un vrai berger opposé au mauvais, au berger à gagées, au mercenaire qui son mètre ni ses brebis. Un bon berger, comme on dit bon musicien ou bon mechanicien, il connaît son métier, il connaît ses brebis et elles le connaissent. (C'est vrai, me dit-on, que les moutons reconnaissent le berger à sa voix.) Il est heureux de les sauver heureuses, ce qui les touche le touché, ce qui les blesse le blesse, il risque même sa vie pour elles.

distance vis-à-vis du monde. Pas le repli superbe de celui qui se tiendrait sur la berge du fleuve et contemplerait sa vaine agitation, mais une distance fraternellement critique. Il s'agit de ne pas se confondre avec le monde sous peine de n'avoir plus rien à lui apporter et faillir à sa mission.

Se confondre avec le monde ? Le danger n'est pas chimérique. A la situation actuelle de crise de l'Église, Maurice Bellet distinguait quatre issues possibles :

1. On disparaît. 2. On rafistole. 3. On se noie dans l'ensemble, on devient une strate culturelle, on rejoint le passé culturel, on périt sous les embrassades. 4. On réinvente.

Le bon numéro est le 4.

Mais si l'intention est claire, il s'agit en réalité d'un chemin de crête, il faudra se garder à gauche et à droite, selon le célèbre conseil du duc de Bourgogne à son père Jean le Bon : « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! »

Être dans le monde, pas à côté. On ne met pas d'un côté le levain, de l'autre la farine, on les mélange.

Comme Jésus doit aimer ceux qui se portent d'un grand élan fraternel vers le monde (et le monde de Jean en plus !). Ceux pour qui le bien des autres compte davantage que leur propre honneur (La formule est de Paul VI qui l'a eue dans un contexte œcuménique : « *Que leur bien passe avant notre honneur* »), qui explorent des voies nouvelles et prennent des risques, qui vivent aux marches.

Même si, d'être ainsi dans le monde, il leur arrive d'en prendre la fièvre. Même s'il leur arrive de commettre des fautes. Les plus belles pages de l'histoire de l'Église ont sans doute été écrites par ces gens-là et elles continuent à l'être.

Et en même temps n'être pas du monde, savoir lui dire non, ce qui est encore une façon de l'aimer. Non à l'argent-roi, à la tricherie, à la

Et moi qui suis pourtant labellisé, ne le suis pas toujours.

C'est très simple ce que je vous dis là, et ce qui est simple est faux. Mais ce qui est nuancé est inutilisable.

Et c'est d'utilité que j'ai besoin pour le programme que je vous propose : être berger les uns des autres, soumis les uns aux autres, dit saint Paul. Si tout le monde est berger, personne ne l'est. Je veux dire : plus personne ne peut se vanter, brandir ses titres, et on ne verra plus surgir de gourous, et on ne voudra plus d'hommes providentiels.

Et personne n'aura peur de personne : c'est la définition d'une communauté chrétienne.

Année B - 5^{ème} dimanche de Pâques - Jean 15, 1-8

Je suis la vigne et vous êtes les sarments

Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit.

La vigne et les sarments : Jésus aimait bien parler en images, parce que les images constituent un langage simple, que tout le monde comprend, à la portée de toutes les bourses, et aussi parce que les images sont souples, elles laissent du jeu, comme on dit en mécanique, elles donnent à penser, plus parfois que des définitions cadenassées. Il faut les prendre très au sérieux.

Quand on entend dire que Jésus est la vigne dont nous sommes les sarments, on comprend immédiatement qu'entre lui et nous circule la même sève, passe le même sang.

Nous partageons la même vie, nous sommes des brebis de la même laine.

C'est une idée chère à l'Écriture. Elle revient ailleurs sous d'autres formes.

Tenez, voici deux autres images : je vous les cite parce qu'on les comprend mieux en les comparant, elles s'éclairent l'une l'autre.

que d'une chose, on ne pense qu'à Maïtre et on l'invite à la joie. Et on insiste, pour le cas où elle hésiterait, et on répète : « *Réjouis-toi et sois pleine de joie, Marie, le Seigneur est vraiment rassasié.* » Je suis passé des tas de fois devant cette porte et ce n'est que maintenant, tout à coup, que je découvre avec ravissement qu'elle est pleine de délicatesse : on ne pense pas à soi-même, on n'est pas venu mendier, on vient seulement appporter une bonne nouvelle : le Seigneur vient chaperonner à votre porte comme l'eau d'une mondaine. Il vaut mieux en parler, on a l'impression d'être entouré par un univers hostile qui Jean, manifestement ne porte pas le monde dans son cœur. A l'entendre revient dix fois : «*ai* complète. » Il est beaucoup question du monde dans notre évangile. Le mot « *Comme tu m'as envoi  dans le monde, moi aussi je les ai envoi s dans le monde.* » Je ne te demande pas de les retenir du monde mais de les garder du monde. »

« *Qui est Jean ne garde pas les disciples au chaud de l'intérieur. Il les envoie dans ce monde hostile. La consigne n'est vraiment pas : « Il est dangereux de se pencher au dehors.* »

Année B - 7 me dimanche de Pâques - Jean 17, 11-19

Je suis passé des tas de fois devant cette porte et ce n'est que maintenant, tout à coup, que je découvre avec ravissement qu'elle est pleine de délicatesse : on ne pense pas à soi-même, on n'est pas venu mendier, on vient seulement appporter une bonne nouvelle : le Seigneur vient chaperonner à votre porte comme l'eau d'une mondaine rassasié. »

« *Saint Pierre nous compare à un ´edifice dont le Christ est la pierre angulaire, c'est le Christ.* »

« *Vous êtes les pierres minantes dont est jalte l'Eglise, dit-il, et la pierre angulaire, c'est le Christ.* »

Saint Paul, autre image, nous compare à un corps : « *Nous sommes les membres tous de sarments : ici, l'accent est sur le fait que la pierre image que la Vierge et les sarments : ici, l'accent est sur le fait que nous avons tous une place unique à remplir et que chacun de nous constitue une pierre essentielle à l'édifice. Si vous enleviez la moindre pierre, c'est tout l'édifice qui à la longue pourrait ´tre mis en danger.* »

« *Nous sommes les membres du corps de la tête c'est le Christ* »

« *Cette tête, cette tête commune entre le chef et les sarments, si on lui donne son nom ?* »

Revenons à la première, la Vierge et les sarments, celle de notre évangile de Jean. Cette tête, cette tête commune entre le chef et les sarments, si on lui donne son nom ?

Si on disait qu'il ne s'agit pas de quelque chose mais de quelque chose qui habite en nous coûts et dont ce temps après Pâques prépare la venue ?

Car c'est de lui qu'il s'agit, de l'Esprit de Jésus, qui habite en nous coûts comme si nous n'avions qu'à nous laisser faire, qu'à le laisser faire, « *N\'etignez pas l'Espit, ne le contrez pas, laissez-vous mener par lui* », quand elle en parle, P crite utilise un vocabulaire passif, elle dit :

« *Plus intime à nous-mêmes que nous.* »

« *Trois images toutes simples : les sarments, les pierres vivantes, les membres du corps...* »

Saint Paul, autre image, nous compare à un corps : « *Ici, l'accent se r it sur la solidarité entre les membres et la tête :* »

« *Nous sommes les membres du corps de la tête c'est le Christ* »

« *Il accentue le corps, c'est tout le corps que vous atteignez.* »

Les pierres vivantes de Saint Pierre, ce n'est plus tout à fait la même image que la Vierge et les sarments : ici, l'accent est sur le fait que nous avons tous une place unique à remplir et que chacun de nous constitue une pierre essentielle à l'édifice. Si vous enleviez la moindre pierre, c'est tout l'édifice qui à la longue pourrait ´tre mis en danger.

Saint Pierre nous compare à un ´edifice dont le Christ est la pierre angulaire : « *Vous êtes les pierres minantes dont est jalte l'Eglise, dit-il, et la pierre angulaire, c'est le Christ.* »

« *Qui est Jean ne garde pas les disciples au chaud de l'intérieur. Il les envoie dans ce monde hostile. La consigne n'est vraiment pas : « Il est dangereux de se pencher au dehors.* »

« *N\'etignez pas l'Espit, ne le contrez pas, laissez-vous mener par lui* », quand elle en parle, P crite utilise un vocabulaire passif, elle dit :

« *Car c'est de lui qu'il s'agit, de l'Esprit de Jésus, qui habite en nous coûts comme si nous n'avions qu'à nous laisser faire, qu'à le laisser faire,* comme si nous n'avions qu'à nous laisser faire, qu'à le laisser faire, qui lui ne demande qu'à dévoorer qui lui faut laisser brûler, ne pas éteindre, auquel il ne faut pas faire obstacle.

Il y a de l'égalité dans l'amitié, de la connivence, de la complicité. Entre le Seigneur et nous aussi. Jésus se fait notre égal, il nous veut sur le même pied, il ne nous considère pas comme des serviteurs à qui on ne fait pas de confidences.

Dans le premier testament, il est dit de Moïse qu'il était l'ami de Dieu. Moïse conversait avec Dieu comme un ami converse avec son ami, « comme un homme converse avec un autre homme ». Vous vous rappelez qu'il négociait, qu'il marchandait.

Nous sommes vis-à-vis de Dieu comme Moïse : sur pied d'égalité. On peut tout lui dire, même qu'on ne l'apprécie pas. On rapporte que la grande sainte Thérèse avait eu un jour, au cours d'un de ses saints voyages, un accident de voiture qui avait failli lui coûter la vie. Elle s'en était plainte au Seigneur qui lui avait dit : « C'est ainsi que je traite mes amis, Thérèse ».

Réponse de Thérèse : « Ça ne m'étonne pas que vous en ayez si peu ». Prier, ce serait causer avec Dieu. Avec la belle assurance de Moïse.

Il y a aussi, dans notre texte, la joie.

Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que vous soyez comblés de ma joie.
Il est souvent question de joie durant le temps de Pâques et cela se comprend. Une joie très simple et très pure. C'est un temps de joie.

Vous savez que les moines ont pour la Vierge une réserve de chants adaptés au temps liturgique. Il y a le « Salve regina » pour les temps ordinaires, l'« Alma redemptoris mater » pour le temps de l'avent. Durant le temps pascal, c'est le « Regina coeli ».

*Reine du ciel, réjouis-toi,
Car celui que tu as mérité de porter
Est ressuscité comme il l'a dit.
Prie Dieu pour nous, alléluia !*

Ce qui est beau dans ce texte, c'est qu'on ne demande rien. D'ordinaire, on a des tas de choses à demander, ici, on demande à peine, on n'a envie

Que nous avons sans doute plus de choses à perdre que de choses à gagner...

J'emprunte une image à Nietzsche. Nietzsche explique que l'homme passe par trois stades : Il est d'abord chameau qui porte passivement les fardeaux dont on le charge. Un jour, il se révolte, il refuse de porter la charge, il devient lion. A la fin, s'il le veut, il atteindra le troisième stade au-delà du chameau et du lion : il redeviendra enfant ou il le deviendra enfin ! L'enfant qui traverse les difficultés comme en se jouant, par instinct, par jeu, sans s'en apercevoir.

Elle est très scripturaire l'idée de Nietzsche (Dieu sait pourtant s'il n'aimait pas la religion et les curés) et je l'annexe sans son accord. Jésus aussi disait que nous devions renaître (et Nicodème y perdait son latin) et qu'il nous fallait devenir semblables aux enfants pour entrer dans le royaume.

Retomber en enfance ? Non ! Mais redevenir, devenir enfin, ces enfants que Jésus donnait en exemple. Pas parce qu'ils seraient meilleurs ou plus vertueux que l'adulte, ce n'est pas vrai, mais parce qu'ils ignorent la méfiance qui constitue l'adulte.

Je me suis encore souvenu de quelques lignes de Bernanos :

« Certes, ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entrera le premier dans la maison du Père. » (Préface aux « Grands Cimetières »)

Je vous confie une dernière chose, une bonne nouvelle encore pour terminer, un post-scriptum sans rapport direct avec notre évangile, mais

une chose tellement belle, à consommer sans modération. On la lit dans la seconde lecture, qui est de Saint Jean également : *Dieu est plus grand que notre cœur.* La chose même qui est belle, à consommer sans modération. On la lit dans la seconde lecture, qui est de Saint Jean également : *Dieu est plus grand que notre cœur.* Mais en acte et en *Mes enfants, n'aimons pas par des paroles et des discours mais en acte et en vertu.* Et si nous agissons de la sorte, notre cœur arrivera à bien nous accuser, Dieu est alors grand que notre cœur.

Avise à ceux, à nous parfois, qui ont peur de Dieu. Avise à ceux, à nous parfois, pour qui Dieu est un juge très strict à punir.

Dieu ne nous voit pas comme nous voyons nous-mêmes. Dieu nous connaît mieux que nous nous connaissons, il nous aime plus et mieux que nous-mêmes.

À lui le jugement !

Chapitre 15 est connu sous le nom de « testament de Jésus ». On appelle aussi « prieuré sacerdotale » parce que Jésus y parle en pasteur, Dieu toute belle page de Jean.

Il y a une chose remarquable dans notre évangile, une espèce d'enchâinement qui fait que Jésus est toujours relancé et que L'ensemble fait penser aux questions-réponses d'un petit catéchisme.

Jugez plutôt :

Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commandez. *Comme je Vous avez dit commandé ?*

Alors commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Ses amis ? Je ne vous appelle plus serviteurs parce que le serviteur ignore ce que le maître, je vous *l'a fait connaître.*

Tout Saint Jean est là :

- S'aime les uns les autres.
- Aimer jusqu'à peut-être donner sa vie : comme Jésus s'apprête à la mort.
- Aimer jusqu'à peut-être donner sa vie : comme Jésus a fait à sa mort.
- Comme dans l'histoire de l'Église, des disciples de Jésus l'ont fait à sa mort.
- Les discours : Damien, ou Kolbe, ou les moines de Tibhirine. Vous savez que les procédures de canonisation sont longues. Mais si l'agir de quelques un qui a donné sa vie, les portes s'ouvrent d'un seul coup de quelques un qui a donné sa vie, les portes s'ouvrent d'un seul coup toutes grâades.

Après l'amour, il y a l'amitié. *Vous êtes mes amis.* On a dit parfois que l'Écriture qui parle si bien de l'amour ne connaît rien à l'amitié. C'est un peu simple. Elle parle sans doute plus de l'amour mais n'ignore pas l'amitié : c'est vrai que ce n'est pas la même chose. Cela ne se compare d'ailleurs pas : on ne compare pas Bach et Mozart.

L'amitié dit quelque chose que l'amour ne dit pas : un ami est quelque un à qui on peut tout dire en confiance et qui peut tout vous dire. Il y a

même une définition de l'amitié dans notre texte : « *Vous êtes mes amis parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître.* » Je n'ai rien gardé pour moi, je savais bien que je pouvais tout vous dire, tout partager avec vous.